
Volume 9, numéro 4 (52), juillet-août 1967

Jeune poésie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1967). U.R.S.S. *Liberté*, 9(4), 110–117.

U. R. S. S.

EVTOUCHENKO EVGUENI

(Né en 1933)

Petit-fils d'un paysan sibérien, Evguéni Evtouchenko est né à Zima, en Sibérie, et a fait à Moscou des études secondaires agitées. Il commence très tôt à écrire des vers qui paraissent la première fois dans le journal SOVIETSKI SPORT. Evtouchenko renonce au football pour la littérature, écrit pour la presse des vers de circonstance. C'est en 1952 que paraît son premier recueil de poèmes. Il entre alors à l'Institut de Littérature et est admis à l'Union des Ecrivains.

Après la mort de Staline, Evtouchenko devient peu à peu un véritable leader poétique de la jeunesse dont il s'efforce d'exprimer les aspirations nouvelles. Il parcourt son pays, puis le monde, déclamant à des foules ses poèmes de tribun. Sa poésie a souvent le mérite de trouver le point névralgique du moment, ce qui explique, entre autres, l'écho qu'elle suscite.

JE FLANE DANS LA COHUE DE LA CAPITALE

*Je flâne dans la cohue de la capitale
où la gaité d'Avril ruisselle sous mes pas,
scandaleusement sans logique
et jeune impardonnablemet.*

*Je saute en tramway, jouant des coudes,
et mentir à quelqu'un m'exalte,
derrière moi je cours
pas moyen de me rattraper.*

*Je suis étonné par les hanches des barques,
les avions,*

et mes propres vers ...

Une fortune m'est donnée.

Nul ne m'a dit ce qu'il fallait en faire.

Traduit par Charles Dobsynski

VINOKOUROV EVGUENI

(Né en 1932)

Fils d'un militaire de carrière, il entre, la paix revenue à l'Institut de Littérature Gorki où il achève ses études en 1951.

Ses premiers vers ont été publiés en 1948.

Il est apparu comme un des précurseurs de la jeune poésie soviétique actuelle par les préoccupations essentiellement psychologiques et philosophiques de son oeuvre lyrique.

BLEU AZUR

Je suis tombé dans le Polessié.

Là-bas, au-delà des bois et des collines,

Il est un village en Biélorussie

Totalement peuplé d'yeux bleus.

Nu pieds portant un seau, tout près de la rivière

Vous y rencontrerez en route une gamine,

Et vous brûleront vif sous sa main en visière

Ses yeux comme des braises bleues.

En capote — sans doute était-ce un militaire —

S'affaire un paysan dans un hangar.

A ton appel il va répondre par l'éclair

D'azur parfait de son regard.

Parmi les champs de lin une vieille se traîne

Avec sa canne et son panier à champignons,

Ses vieilles pupilles sont pleines

*D'un calme couleur d'horizon.
Près d'un enclos cinq jeunes villageoises
Médisent, s'exclament, murmurent . . .
Leurs yeux —
à vous chavirer l'âme ! —
Flambent d'azur.*

*Des jeunes filles.
leurs robes sont modestes,
Les ensorceleuses timides,
Rougissantes,
vous font le don du bleu céleste,
comme un joyau sortant des cils.*

Traduit par Charles Dobzynski

VOZNESSENKI ANDREI
(Né en 1933)

Né à Moscou. Père, chercheur scientifique. A terminé des études d'architecte à Moscou en 1957. Ses premiers vers ont été publiés en 1958.

Voznessenki est, avec Evtouchenko, le chef de file de la jeune poésie soviétique. Il a la faveur de la jeunesse qui vient passionnément l'écouter, sensible à une pensée indépendante, imagée, à une forme brillante, accordée aux rythmes et aux décors contemporains.

"LA POIRE TRIANGULAIRE"
(Fragment)

*Aéroport de nuit à New York
La façade*

*Mon autoportrait, cornue de néon, apôtre auprès de la porte céleste —
Aéroport!*

*Scintilants vitraux de dural,
On dirait une radio de l'âme.*

*Infernal,
quand en toi se met debout un ciel
aux incadescents passages aériens
d'extraordinaires capitales!*

*Chaque matin
comme l'écluse d'un canal,
on le remplit de destins d'étoiles,
de débardeurs et de catins.*

*Au bar, anges véritables, s'éteignent les ivrognes,
et c'est pour eux que tu pérores !*

*Tes humiliés
que les absolve,
L'Annonce faite
de l'"Envol".*

Terrain d'envol

*On attend cavaliers, destins, valises, merveilles . . .
Cinq "Caravelles"
du ciel
vont atterrir au soleil !*

*Les cinq noctambules lâchent leur châssis —
Qui a chassé le sixième ?*

*Un malheur est vite arrivé —
sa fille, petite cigogne, astre ! . . .
Des villes, réchauds électriques,
sous elles folâtrent.
Cigarette en la brume allumée,
Où plane-t-elle,
gémit, fait la folle ? . . .
Elle n'entend pas la météo.
La terre à ce qu'elle se pose.*

ROJDESTVENSKI Robert

(Né en 1932)

Fils de militaire, né dans l'Altaï, il fait ses études à l'Université de Carélie, puis à l'Institut Gorki de Littérature dont il est sorti en 1956.

Ses premiers vers sont publiés dès 1949. Il a donné six recueils depuis cette époque, et collabore fréquemment aux journaux et revues.

Très populaire parmi la jeunesse, il parvient dans ses meilleurs poèmes à rendre la souffre de cette génération dont il se veut le porte-voix.

TU M'ENTENDS ?

à A. K.

Boire

thé

bien noir !

Avec des confitures !

Quels rêves hors de propos . . .

Moustiques écharde qui tintent,

Pins tordus . . .

Et toi,

tu es loin.

Loin comme l'enfance.

Loin

comme la rivière

au nom de clapotis :

l'Oliokma,

est loin de toi aujourd'hui . . .

Sous les sifflements

du vent

j'entre

dans la fièvre des routes

comme on se jette à l'eau.

J'ai compris la séparation,

je peux sans peine le prouver.

*Je peux d'un coup d'épaule
écarter de mon coeur
le chagrin sourd.
Et même sans lettre*

me taire ...

*J'ai vu la terre et j'ai vu le ciel,
je sais répondre à l'ennemi,
je peux sans eau*

sans pain

vivre ...

*Mais il est une chose sans laquelle
je ne peux pas*

*Si je suis cruel
et te fais souffrir,
pardonne-moi!
Tu m'entends ?
Entends-moi
En route*

je veux

croire

*que quelque part
sur ce globe*

volant,

jeune comme le monde,

gelé,

venté,

chauffé,

tantôt noir

tantôt d'or,

toi

de fumée

tu t'embrumes la tête,

tu t'embrumes la tête,

et ne connais

ni nuit ni jour,

jamais

ne dors

et pleures

et te romps les doigts,

et comme la délivrance

m'attends —

moi !

Traduit par André Liberati.

AKHMADOULINA Bella

(Née en 1937)

Née à Moscou dans la famille d'un employé. Après ses études secondaires a travaillé pendant un an dans un journal à grand tirage, *Le Constructeur du Métro*. En 1955, elle entre à l'Institut littéraire Gorki et y termine ses études en 1960.

Bella Akhmadoulina a commencé à écrire très tôt, ses premiers vers ont été publiés dès 1955 dans la revue *Octobre*, et son premier recueil est sorti en 1962. Fait des traductions de poètes géorgiens, kasakh, tchouvaches, écrit essais et scénarios; a fait ses débuts de comédienne à l'écran.

Sa poésie, extrêmement prisée par la jeunesse, est celle de la génération de Voznessenki et Evtouchenko, avec tout l'enrichissement de son apport féminin.

LE MAGNETOPHONE

*Dans la chambre, sous le grenier,
Chambre pauvre, chambre souveraine,
Où excentrique et démodée
La frénésie moderne règne,*

*Où autour d'une table sale,
Parmi ce prétentieux désastre,
Un ange gracieux fait battre
Le nylon de ses deux ailes,*

*Dans le silence et dans le noir,
Au profond du magnétophone
Abstraitement pleure ma voix,
Que ma chair ne protège plus.*

*Je le sais : tandis que je dors,
Un cruel médium m'ensorcelle,
Tantôt allume la chandelle
De mon âme, tantôt la souffle.*

*Catherine de Gogol,
Une voix ancienne danse
Dans le nuage vert de la vitre,
Pour la distraction du sorcier.*

*Elle se montre aux yeux d'autrui
Si caintive et si douce,
Qu'elle paraît une orpheline
Vendue à des gens de cirque.*

*Ma voix qui m'était familière
Élevée par ma propre gorge,
Qui faisait l'espiègle à chaque "L"
Et cédaît au bégaiement,*

*Elle, jadis jaillie de moi,
A ma lèvre encore liée,
S'en est allée d'un coup d'aile,
Là-bas comme un soufflé est restée.*

*Vêtue de nudité, ma voix,
A connu cette liberté,
Elle en a goûté la douceur,
L'impudeur et l'in vraisemblance.*

*Et cette nuit, dans son coin,
Le vieillard de nouveau l'invoque,
Embrassant l'ange domestique
Sur ses deux ailes délavées.*

*Au-dessus de leur triste étreinte,
Le magnétophone s'affaire,
Ma voix de son doigt transparent
Touche la plante de leurs pieds.*

*Je dors — à leur joie mauvaise
Elle expose les tendres défauts
De mon accent — et de mes rêves,
Les brumes sans cheteté.*

Traduit par André Liberati